

---

# Bauchond : Journal de guerre

Je sais pas <sup>1</sup>

<sup>1</sup> Cercle Archéologique et Historique de Valenciennes

---

Septembre 2014

**L**es événements qui ont marqué à Valenciennes en 1914 les derniers jours de juillet et les premiers jours d'août ne sont guère différents de ceux qui se sont passés dans les autres villes de France. Faits particuliers et impressions personnelles sont pourtant intéressants à noter.

## 1 Introduction

La foule avait paru vouloir jouir des derniers jours d'une tranquillité qui n'était peut-être pas assez appréciée ; les fêtes du 14 juillet, de la braderie et du carnaval d'été favorisées par un temps superbe avaient rarement été aussi gaies et aussi animées. Le peuple avait joyeusement manifesté son contentement et applaudi au passage des étincelantes armures, vestiges du tournoi de Tournai de l'an dernier, comme aussi des groupes fantaisistes, grotesques et pittoresques, venus de France et de Belgique, on ne se doutait pas encore que les deux pays unis pour s'amuser allaient bientôt être unis pour souffrir.

Quelques jours après en effet, des menaces de guerre se faisaient sentir. On ne s'inquiéta d'autant pas, tant de fois des difficultés s'étaient aplanies, mais vers le 25 juillet elles paraissent devenir plus sérieuses. Le dimanche 26 juillet, nous allons, mère et moi, dîner chez nos bons amis, M. et Mme Servais à Boussu [...] Le conflit austro-serbe fait l'objet de nos conversations pendant le repas. La situation n'a jamais paru aussi inquiétante et aussi chargée de menaces à Edouard Servais, il prévoit une situation bien compliquée pour la Belgique.

Cependant, nous nous rendons l'après-midi en automobile à Beloeil où on fête le centenaire du prince de Ligne, le délicat écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle. Je faisais partie du comité d'organisation mais ne pus assister aux séances du congrès tenu à cette occasion, ni à la représentation donnée au théâtre de verdure ; nous nous

contentons de nous promener dans le magnifique parc, l'un des plus beaux d'Europe dessiné par Lenôtre sur le modèle de Versailles et d'où l'on aperçoit la masse imposante et élégante du château qui, quelques jours après, devait être le siège d'un état-major allemand.

La foule était considérable et fort joyeuse dans le parc et c'est en traversant les rues bondées de monde et également décorées que nous regagnons Boussu. Nous croisons au passage l'automobile du prince de Ligne qui [...] paraît se désintéresser de la fête, puis une charrette anglaise conduite par la fille mariée à un prince Tour et Taxis et maintenant séparée. Nous regagnons Valenciennes dans la soirée.

Les événements devaient alors se précipiter. Les journaux du Nord, le matin, ceux de Paris arrivés à midi, l'Echo du Nord dont on s'arrachait les dernières éditions, surtout le soir à six heures où les porteurs étaient littéralement assaillis, nous apportent dès le début de la semaine des nouvelles de plus en plus troublantes.

Le Crédit du Nord, la Société Générale et surtout le Crédit Lyonnais affichaient à chaque instant des dépêches, la foule se presse devant et on les lit à grand peine. L'autorité administrative essaye d'empêcher la publicité de ces nouvelles qui effrayent et excitent la foule [...].

Le soir, la place et les rues l'avoisinant sont couvertes de monde ; on commente les nouvelles du jour. Dès jeudi, bien des personnes font des provisions, prennent des précautions en vue d'un conflit possible ; une famille va jusqu'à déménager son mobilier en Angleterre. Chacun essaye de se procurer dans les banques une certaine quantité d'or, mais il devient rare [...].

Le vendredi 31 juillet, la journée fut fort anxieuse. Nous sortons, mère et moi, dans la soirée ; une animation fiévreuse règne en ville ; les jeunes gens des quatre dernières classes récemment libérées viennent d'être rappelées par convocation individuelles. [...] Monsieur Thierry que nous croisons a acheté dans la journée

deux cents kilogrammes de farine et nous conseille d'en faire autant.

Le samedi matin, des maréchaux-ferrants de la place du Neuf-Bourg et de la rue d'Anzin, ainsi que des charrons et d'autres ouvriers ont déjà rejoint leur corps. Je me rends à 9 heures à l'audience de la justice de paix. J'apprends que mon confrère Jean a déjà rejoint son poste à Saint-Omer en qualité de garde de voie de communication. Edmond Leroy a pris les mêmes fonctions à l'écluse de Notre-Dame de Paris. Nous causons assez longuement, [...] les figures sont assombries et on sent que des heures tragiques se préparent.

Madame Millot et ses belles-sœurs qui devaient se rendre à Paris-Plage se décident à ne pas quitter Valenciennes. Beaucoup de personnes sont revenues des bains de mer. Fernand Membré et sa femme ont déjà jeudi quitté Dunkerque où ils se trouvaient depuis peu de jours et nous nous sommes même moqués de leur retour précipité. Edmond Membré et sa femme ont abandonné l'idée d'aller rejoindre Monsieur et Madame Witz en villégiature à Spa.

M. Thellier de Poncheville m'apprend l'après-midi que les gendarmes ont réquisitionné les automobiles pour porter dans toutes les communes les avis de mobilisation. A quatre heures, la nouvelle est connue du public : mobilisation générale. Je reviens de chez Monsieur Thellier de Poncheville, alors que Jeanne de Flandre sonnait de toute volée. Pauvre vieille cloche dont le son est si familier aux oreilles valenciennoises. Nous n'avons l'habitude de l'entendre que dans les occasions heureuses ; elle annonçait une fête, un prix de Rome, mais aujourd'hui ce son nous paraît plus grave et plus solennel. C'est que sa noble voix appelle à la mort ou à la gloire tant de milliers d'hommes.

Je rencontre mon confrère Bailly, très ému[...] Je me rends sur la place avec mon cher ami Léon Millot qui doit se trouver lundi à six heures du matin à Saint-Amand pour être dirigé vers Rocroi au 148<sup>e</sup> d'Infanterie : " J'aurais là un fauteuil d'orchestre " me dit-il. Une affiche était déjà apposée à l'hôtel de ville. Nous en voyons une autre placée près du théâtre, alors que la foule applaudit et crie " Vive la France ". C'est un moment très impressionnant [...].

Quant à moi, je dois d'après mon livret militaire attendre un nouvel ordre de mobilisation. Le dimanche 2 août, je vais à confesse à M. L'abbé Meurisse, qui se dispose à partir aussi pour Lille et de là être dirigé vers Maubeuge ; je communie à Saint-Géry. A 9h 30, je me rends à la Caisse d'Epargne, j'y suis de service. Un décret qui date de l'avant-veille m'autorise les remboursements que jusqu'à concurrence de 50 frs par quinzaine et en prévenant 15 jours d'avance. Les déposants sont calmes et acceptent sans protester la nouvelle situation.

A midi, mère et moi faisons nos adieux à Léon Millot qui est très ferme et pense que la guerre durera au moins un mois. Nous rencontrons Edmond Leroy déjà tout équipé que se rend à l'écluse Notre-Dame [...] La ville a l'aspect triste, mais on ne remarque pas sur les

visages l'anxiété des jours précédents. C'est une sorte de fierté résignée. Tout le monde a confiance en l'armée. La guerre n'est pas encore officiellement déclenchée, mais on en attend la nouvelle sans la craindre, elle paraît maintenant inévitable.

A la fin de l'après-midi, je vais embrasser une dernière fois avant son départ Léon Millot. Je le trouve en train de faire sa valise et ce n'est pas sans une vive émotion que je le vois serre dans son portefeuille les portraits de sa femme et de ses fils [...] Léon m'apprend que les Allemands ont déjà envahi le Luxembourg ; il tient la nouvelle de M. Fernand David ; les journaux devaient nous l'apprendre le lendemain. Je lui remets une médaille de la Vierge ; il me promet de la porter sur lui. Il est très ferme et très courageux et me recommande les siens pendant son absence. Le soir à 9 heures, la foule croit voir un dirigeable survoler la gare, mais ce n'est qu'une hallucination. Léon me demande de m'occuper de son cabinet tant que je resterai à Valenciennes, de même Monsieur Widiez parti pour Stenay[...]

Le dimanche 2 août, à 9 heures, le Conseil municipal devait se réunir, mais cinq membres seulement s'y trouvèrent. La plupart des autres avaient cru devoir se rendre à Lille pour l'élection d'un sénateur. Ces cinq membres décidèrent pourtant l'acquisition de 40 000 kilogrammes de blé. On décida qu'une nouvelle réunion aurait lieu dès le retour des conseillers absents.

Le lendemain, à 9 heures en effet le Conseil décida des achats de denrées, des distributions de secours aux indigents et l'ouverture immédiate des fourneaux économiques. Les membres s'engagèrent pour 150 000 frs à la banque de France et décidèrent de se réunir tous les matins.

Le mardi 4 août nous apprenons à Valenciennes l'ultimatum signifié par l'Allemagne à la Belgique et la fière réponse de celle-ci, puis dans la soirée la déclaration officielle de guerre avec l'Allemagne. En revenant de souper chez tante Léonie, nous partons lire, affichée à la sous-préfecture, la dépêche l'annonçant. Le lendemain, nous avions connaissance des comptes rendus émouvants des séances des chambres française, belge et anglaise

Tous les jours on lit avec avidité les dépêches qui sont affichées devant le théâtre et à la porte de la sous-préfecture ; la foule se presse devant et des gens complaisants les proclament à haute voix.

Nous applaudissons à la victoire de Liège et frémissons d'émotion quand nous apprenons que la ville de Liège est elle aussi décorée de la Légion d'honneur. On ne sourit plus maintenant de l'armée belge ; elle a donné des preuves de courage, de l'intelligence et de la ténacité de la race dont elle est issue. Puis c'est Mulhouse ! C'est Altkirch ! C'est Dinant ! D'autres bruits circulent même, la prise de Colmar... malheureusement non confirmée.

Des troupes diverses, françaises et anglaises séjournent plus ou moins longtemps à Valenciennes. Vers le 15 août, on annonce le passage de seize avions

anglais ; on ne les aperçoit pas, mais nous apprenons plus tard qu'il en est passé trente à Aulnoye.

Le 18 août à 9 heures, il défile sur la place d'armes douze bataillons du nouveau 127e ... C'est un spectacle réconfortant de les voir défiler à l'allure martiale des vieux soldats.

Les services municipaux et extra-municipaux, les œuvres de bienfaisance fonctionnent régulièrement. Dès les premiers jours d'août, la commission de ravitaillement poursuit de nombreux achats de vivres. Les fourneaux économiques ouvrent le 5 août dans divers quartiers.

[...] La gare de Gembloux a été détruite ; les Allemands sont à Bruxelles. Sont-ce des cavaliers coupés du reste de l'armée comme les journaux essaient de nous le faire croire.

M. Et Mme David pressent madame Millot de quitter le Nord pour se rendre à Paris ... ils craignent l'invasion. Madame Millot est enceinte depuis quelques mois et, par suite de son état, se fatigue rapidement et doit souvent rester étendue.[...] Le docteur Delara lui conseille de ne pas risquer avant quelques jours un voyage à Paris.[...]

Le bruit court d'une grande victoire en Belgique. L'armée allemande aurait été coupée à Tirlemont. M. Louis Pierard l'annonce à M. Thellier de Poncheville en lui disant qu'il peut considérer la nouvelle comme quasi-officielle. Malheureusement, je le rencontre l'après-midi, il n'est plus aussi affirmatif et paraît vouloir démentir ce qu'il a dit le matin. [...] M. Lebeau est allé à Mons. Mère le rencontre à son retour. Il a vu la ville en effervescence dans la crainte de l'arrivée des Allemands. Il a attendu battre la générale et vu des soldats se diriger vers l'hôtel de ville. Il s'est empressé de regagner valenciennes craignant de n'avoir plus de communication.

Le soir nous nous réunissons comme nous le faisons d'habitude tous les mercredis avec M. et Mme Edmond Membré, M. Et Mme Fernand membré. On espère encore que les Allemands ne pénètrent pas dans le Nord ; Fernand membré qui décidément est un homme prudent a pris des précautions depuis les premiers jours d'août. Il a enfoui dans son jardin argenteries, bijoux, objets précieux ! Quelle bonne aubaine pour les futurs chercheurs de trésors ! [...]

La Dépêche de Lille a publié la nouvelle de la destruction de Spa, nouvelle du reste comme tant d'autres démentie le lendemain par un autre journal. M. Desorbaix m'a raconté avoir quitté Spa le jeudi 30 juillet précipitamment en automobile. Les rues étaient placardées de proclamations de guerre et c'était déjà l'exode général des étrangers.

J'ai terminé ce jour-là avec M. Douay les visites des maisons de l'avenue Dampierre en vue de la souscription municipale. M. Douay est d'un caractère fort pessimiste, il pense conduire sa femme et ses enfants à Paris-Plage et y resterait lui-même aussi s'il n'était pas du conseil municipal. Antoine Boca que j'ai vu souvent ces jours-ci se propose de diriger vers Wimereux sa

femme et ses enfants. Il a pris de grandes précautions pour cacher bijoux et argenteries. Lui aussi voit l'avenir bien en noir ! Il a confiance en la victoire finale, mais après de gros et coûteux efforts[...]

Des troupes anglaises sont arrivées à Valenciennes ; on nous annonce que nous aurons à loger un officier anglais. Beaucoup de soldats anglais circulent en ville ; la population leur fait fête, les comble de gâteaux, de friandises, de bouteilles de vins et de liqueurs. Ils jouent avec les enfants qu'ils arrivent à caresser. De nombreuses troupes anglaises passent aussi dans la région, se dirigeant vers la Belgique. On remarque à Valenciennes de grandes allées et venues d'automobiles remplies d'officiers français, belges et anglais.

[...] Madame Millot m'a demandé de la renseigner ainsi que ses belles-sœurs sur les événements que je pourrais apprendre. Je vais la voir à peu près tous les matins et souvent, nous suivons sur la carte la marche des événements. De son côté, elle téléphone au ministère de l'agriculture chaque jour à 2 heures à M. Et Mme Fernand David ; en revenant elle vient me prévenir quand quelque fait nouveau est parvenu à sa connaissance.

Les nouvelles de Léon qui est à Rocroi et exécute pas mal de marches militaires dans les environs arrivent de temps en temps, mais fort irrégulièrement. Il faut souvent user de ruses pour en avoir ou en faire parvenir, car on entoure le service postal de précautions souvent ridicules. Les lettres envoyées par les soldats ou à eux adressés sont censurées et abusivement retardées. Un jour Mme Millot m'apprend qu'une femme est revenue de Rocroi avec 150 lettres dont une serait pour elle. Ces lettres ont été saisies [...] Que de précautions pour ces pauvres lettres bien inoffensives de pauvres soldats et quelle mesquine sévérité pour cette malheureuse femme ! [...]

Le vendredi 7 août, j'ai reçu mon ordre de mobilisation. Je suis affecté à l'hôpital de la Croix-Rouge. J'étais étudiant en médecine lors du tirage au sort. Je ne quitte pas Valenciennes. Dieu soit loué !

Le vendredi après-midi, j'assiste à l'hôtel de ville à une réunion du personnel des hôpitaux. Ils sont au nombre de deux : le collège Notre-Dame et le collège de jeunes filles sous la direction du docteur Mariage. Je suis désigné en qualité d'aide-médecin du collège de jeunes filles où l'on soigne surtout les blessés (chirurgie et pansements), tandis que les malades seront plutôt envoyés au collège Notre-Dame. Après la réunion, nous visitons les deux hôpitaux, ils ne sont pas encore prêts à recevoir leurs hôtes, car ils sont encore occupés par le 327 e d'infanterie qui s'y trouve caserné.[...]

Plusieurs jours se passent sans que nous recevions encore de blessés. Les événements paraissent toujours tourner bien pour nous ; cependant les Allemands avancent en Belgique. Beaucoup de trains circulent encore, moins cependant que les premiers jours de la mobilisation. Les soldats sont gais, pleins d'entrain et on lit sur les compartiments écrit à la craie " trains de plaisir vers Berlin " [...] Nous apprenons qu'une

grande bataille se livre à Charleroi. Encore un champ de bataille en Belgique ! Mais le fier pays qui a toujours été l'Etat-tampon entre les races wallonnes et les races germaniques ne fut-il pas toujours aussi le champ de bataille de l'Europe ? Ne nous étonnons pas que l'on s'y bat encore et ce n'est pas sans une pointe d'orgueil que nous nous rappelons les grands faits d'armes de nos ancêtres et les luttes épiques qui ont dans nos régions étonné le monde [...] Ce qui n'a pas empêché la Flandre et la Wallonie de tenir dès le début du moyen Age la tête du mouvement commercial, intellectuel et artistique, de propager leur influence dans le monde civilisé tout entier pour devenir en quelque sorte le berceau de l'art français et des lettres françaises.

Un événement marque la matinée et causa une grande agitation dans la population. A 2 heures, arrivait à Valenciennes un tramway orné de deux drapeaux français : huit prisonniers allemands se trouvaient dans une voiture. Parmi ces prisonniers se trouvaient plusieurs uhlans dont un officier qu'on sut depuis être le comte de Bedel. Ces prisonniers étaient exténués, ils avaient été capturés dans la forêt de Bonsecours. Ils furent conduits au milieu des cris de la foule ... dans une petite cour attenante à l'hôtel de commerce et à la gare des tramways [...] Ils sont repartis le soir à neuf heures [...]

On colporte d'assez bonnes nouvelles. Maurice Thellier m'apprend que son frère Paul a vu passer la veille des officiers belges en automobiles, les quels répondant à son salut lui ont crié au passage : " Cela va très bien " [...] Cependant de nombreux émigrants arrivent le matin de Belgique. J'ai vu de ces malheureux, hommes, femmes et enfants, traînant des paquets de hardes, harassés de fatigue, l'air minable et effrayé, se pressant vers le bureau de poste.. J'interroge un homme, il arrive à pied de Charleroi. On se bat ferme là bas et il a dû quitter sa demeure. Tous ces malheureux demandent à manger ; on les dirige vers les fourneaux économiques.

Je me promène assez longtemps avec Monsieur de Saint-Ouen. Il considère l'invasion comme probable, mais est bien décidé, quoiqu'il arrive, à rester à Valenciennes avec sa femme et ses enfants et de garder son foyer. " Je ne changerai rien, me dit-il, à mes habitudes ; je ne retirerai aucun de mes objets d'art. Si les Allemands arrivent et viennent chez moi, je me présenterai. Je les logerai s'ils le demandent. Les officiers mangeront à ma table. Peut-être trouvera-t-on parmi eux des lettrés ou des amateurs d'art. Je n'ai aucune crainte, ce qui pourrait m'arriver de pire serait d'être fusillé et mon Dieu, j'ai cinquante-cinq ans, mon fils et mon gendre qui eux sont jeunes se trouvent bien plus exposés que moi et risquent la mort chaque jour ". J'ai beaucoup apprécié ces paroles [...]

D'autres pensaient autrement pourtant et toute la journée, ce fut une procession de familles équipées, munies de nombreuses valises et qui se dirigeaient vers la gare à l'assaut des rares trains circulant encore. [...]

Nous assistons l'après-midi à un très beau sermon du Père Jubara qui prêche tous les jours depuis mercredi

et doit prêcher encore toute la semaine prochaine.

Je vais chez Madame Coutant, avenue de Mons et lui fait part du désir de M. David [ de la faire venir à Paris ]... Chacun est sur sa porte dans l'avenue de Mons, on commente le passage des troupes anglaises et de convois qui toute l'après-midi se sont dirigés vers la Belgique ... Les Anglais étaient tous gais ; ils portent des bouteilles de vins et de liqueurs que leur avaient données les habitants et faisaient en passant le geste d'arracher les moustaches et de couper le nez et les oreilles d'ennemis invisibles. Le général French était, dit-on, au milieu d'eux.[...]

Le Valenciennois annonce que la bataille de Charleroi est commencée depuis vendredi et pourrait tourner à l'avantage des alliés. On se bat, dit-on, jusqu'à Saint Ghislain. Hum ! Saint Ghislain est bien près de Valenciennes. N'allons-nous pas recevoir quelques pruneaux ?.

Dans la journée, beaucoup de personnes ont entendu le canon [...] A Raismes, une affiche a été apposée invitant la population au calme en cas d'invasion. Le bruit circule en ville que le château de l'Ermitage, propriété des ducs de Croÿ est plein d'Allemands et que les Français se proposent de faire sauter. On dit aussi que des éclaireurs allemands ont pénétré au bureau des douanes de Condé et confisqué la caisse ne contenant que 16 frs 50 centimes. Le lundi 24 août, la ville est fort anxieuse le matin, beaucoup plus que la veille. Les mines s'allongent. Les journaux qui nous ont toujours rassurés, bien à la légère du reste, ne sont plus aussi claironnants. La Dépêche de Lille parle de deux armées allemandes qui se dirigent vers le Nord et laisse entrevoir une invasion possible des troupes d'avant-garde du moins.

Toute la matinée, un aéroplane allemand survole la ville. C'est la première fois que nous apercevons ici cette forme caractéristique de gros pigeon aux ailes recourbées. Quelques coups de feu sont tirés sans l'atteindre par les gardes des voies de communication....

De très bonne heure, j'ai reçu la visite de Louis Blémant ; il était très effrayé et parlait de se sauver [...]

Je me suis rendu à l'hôpital de la Croix-Rouge du collège de jeunes filles ; il n'y avait pas encore de blessés. Melle Talon me dit que les renforts anglais sont arrivés quatre jours trop tard. Nos affaires ne vont pas très bien en Belgique. De la plaine de Mons, j'entends très nettement le bruit du canon. On se bat à Blanc Misseron, qui [...] serait en flammes ; des habitants en reviennent. Plusieurs usines seraient détruites, notamment l'usine des verreries réunies. [...] ; En rentrant j'apprends que Melle Marie Millot est venue nous prévenir qu'elle et sa sœur comptaient partir au dernier train annoncé à une heure treize. Toute la matinée, ce fut un nouvel exode d'habitants en chemin de fer, en automobile, en voiture alors que les émigrés de Blanc-Misseron arrivaient à Valenciennes par l'avenue du Mons.

Pendant que nous dinions tranquillement, Mère et moi, Jeanne arrive affolée. Les Allemands sont aux

portes de la ville, nous dit-elle, et le bruit de leur arrivée très prochaine affecte tout le monde. Au même moment, nous voyons l'ordonnance du capitaine Maginot, qui demeure en face de chez nous, rentrer précipitamment accompagné d'un autre soldat ; ils sortent presque aussitôt, forment rapidement les personnes puis s'en vont en courant, emportant la cantine et la valise de l'officier.

Cela devient sérieux ; le capitaine Maginot nous avait dit la veille " tant que vous ne verrez pas partie, il n'y aura pas de danger ". Il nous servait de baromètre. Il est 2 heures ½. Je me rends à l'hôtel de ville. Les commissions de la Bibliothèque et du musée se réunissent afin de prendre des mesures pour mettre à l'abri les richesses d'art de la ville. La place est pleine de monde et ce monde est agité. Une affiche placardée au théâtre annonce bien la disparition de quelques uhlands aperçus à Blanc-Misseron au-delà de la frontière, mais elle ne suffit pas à ramener le calme.

La place est partie [...] Tous les papiers ont été rapidement sauvés dans des voitures ; le commandant Coupas a filé rapidement en automobile vers la gare avec sa femme ou celle qui passait pour telle. Le poste est partie ; facteurs, employés et employées aussi. Les caisses publiques ont été évacuées.

La commission de la bibliothèque et du musée est présidée par M. Damien [...] Mettra-t-on les tableaux et les manuscrits les plus précieux à l'abri dans les caves de l'hôpital général, comme on l'a fait en 1870 ? Nous pensons que Valenciennes est une ville ouverte, qu'un bombardement n'est pas à craindre, que les lois de la guerre protègent les œuvres d'art et qu'enfin il est bien tard pour opérer un déménagement, lequel risquerait d'être plus nuisible qu'utile. M. Pillion fait quelques observations relativement à la tapisserie du XVe siècle qu'un général allemand a examiné avec beaucoup d'intérêt il y a quatre ans.

M. Le docteur Tauchon arrive. Nous l'engageons à faire placarder une affiche invitant, quoiqu'il advienne, la population au calme et prescrivant le dépôt des armes à l'hôtel de ville ; il se propose de le faire. A ce moment un brouhaha se produit devant l'hôtel de ville ; c'est la place qui revient, les soldats réoccupent les locaux inoccupés, les facteurs reviennent également avec leurs sacs de lettres. Il y a donc eu une fausse alerte [...] Je rentre chez moi plus rassuré et j'y trouve Madame Coutan et Melle Marie Millot qui s'y sont installées avec Marguerite. Elles n'ont pu prendre le train à 1 heure 13. Ce fut à la gare un sauve-qui-peut général, un train suivant fut bien formé, mais ne put partir [...] car la gare avait été réquisitionnée pour des départs militaires et administratifs.[...]

Vers cinq heures, je me rends à la sous-préfecture pour téléphoner à M. Fernand David ou à Madame Millot qui se trouve chez lui. La concierge est seule sur la porte. Dans les bureaux, dans le cabinet du sous-préfet, dans celui de M. Vaillant, personne ! Tout est ouvert et dans le plus triste abandon. Le concierge que j'ai pu rencontrer m'a appris que le sous-préfet est parti

pour Prouvy. Reviendra-t-il ? " Le pauvre homme a très peur ; Si les Allemands viennent, lui a dit le sous-préfet, vous n'avez qu'à les laisser entrer et faire ce qu'ils voudront ". Le malheureux craint de ne pouvoir les satisfaire et d'être fusillé.

Je demande au téléphone le ministère de l'agriculture. On me prend pour le sous-préfet et on me met en communication auparavant avec le sous-préfet de Cambrai. J'apprends ainsi que le sous-préfet de Cambrai attend, le cas échéant, son collègue de Valenciennes qui ne doit revenir ici qu'en cas de bonnes nouvelles. Puis je dois m'en aller sans avoir pu obtenir le ministère de l'agriculture, les communications avec Paris étant interrompues. Sur la place j'apprends que M. Tauchon a rassuré la population : " Ne craignez pas ", a-t-il dit. " Les Anglais arrivent à notre secours ".

Au salut le soir à Saint-Géry, le RP fait un très bon sermon. Il y a beaucoup de monde malgré de nombreux départs. Je ne veux pas blâmer ceux qui sont partis, mais je félicite, dit-il, ceux qui sont restés et n'ont pas abandonné leur ville et leur foyer ".

Je me rends ensuite à l'hôpital du collège de jeunes filles. Sur la place je rencontre M. De Saint-Ouen qui m'y accompagne. Il est assez agité, car il vient d'apprendre que les troupes allemandes, un corps d'armée au moins, descendaient à Valenciennes par la route de Condé. Il y a de l'infanterie, de la cavalerie et de l'artillerie. On avait vu aussi un régiment fuyant précipitamment de Condé. Cette ville se serait défendue et aurait été détruite en partie par un bombardement. C'est du moins le bruit qui court.

Effectivement, Fernand Membré m'a dit avoir vu tout l'après-midi sur la route de Condé passant à la Croix d'Anzin le triste exode des populations fuyant leur maison. Ce fut une impression ininterrompue de malheureux emportant leurs vêtements, à pied ou en voiture, traînant parfois avec eux quelques animaux, un mouton, un veau, toute leur fortune ! Ils se sauvent effrayés et éperdus. Une malade même est transportée sur un matelas. Interrogés, ils ne savent où ils vont, ils vont droit devant eux. [...]

Nous revenons, M. de Saint-Ouen et moi, à travers la ville en émoi, on attend les Allemands : dans une heure, ils seront ici, dit-on ; comment vont-ils se comporter dans la première ville française qu'ils trouvent sur leur passage et que va-t-il se passer ? Quand nous traversons la place, un cri part de la foule : voilà les uhlands ! Mais non pas encore ! C'est une femme que le peuple veut lyncher parce qu'elle a donné des indications à l'ennemi et qui est ensuite conduite au bureau de police.

Nous soupçons à quatre, Mère, Madame Coutant, Melle Millot et moi. Nous attendons les événements avec calme. Si on sonne, nous ouvrirons. Je regarde d'un air attendri mes vieux bibelots, des crosses de fusil vont-elles s'abattre dans mes faïences et crever nos tableaux ? Les journaux nous en ont tant dit ! A neuf heures un coup de sonnette... Anxiété... La porte est ouverte et nous apercevons le concierge de la sous-préfecture. M. Fernand David me demande au télé-

phone. Je m'y rends de suite comme j'étais en pantoufles avec Melle Millot. Toujours le même aspect désert ! Le sous-préfet est définitivement parti laissant à la clinique du docteur Mariage sa femme souffrant d'une phlébite.

Au téléphone j'entends les premiers sons de la voix de M. David, puis plus rien... communication interrompue... Je sonne, j'attends dix minutes, je re-sonne... Inutile. J'étais le dernier mortel ayant téléphoné à Valenciennes avant l'occupation. Nous sortons heureux de quitter la sous-préfecture. Les Allemands entrant à Valenciennes s'y seraient d'abord dirigés et m'y trouvant en pantoufles, m'auraient pris pour le fonctionnaire qui nous avait si aimablement abandonné. Mon rôle de faux sous-préfet eut été plutôt délicat.

Nous rentrons sans encombre et sans rencontre [...] Nous apprenons qu'au salut de 8 heures à Saint-Nicolas, Mgr Cappliez a conseillé à ses paroissiens de rentrer chez eux, craignant que des avions allemands ne survolent la ville en y lançant des bombes.

Quelle nuit allons-nous passer ? A la grâce de Dieu !

Nous n'avons pas été dérangés et sommes heureux de nous retrouver tout entier au réveil.

Après avoir assisté à la messe, je me rends à la gare avec Melle Marie Millot et sa sœur et elles voudraient bien partir avec le bébé, mais comme nous le pensions bien, il n'y a plus de train. Nous voyons des wagons abandonnés et des sacs de farine laissés sur le quai [...]

Gros événement ! La foule s'émotionne. On placarde une affiche du maire. Elle est ainsi conçue, très triste mais très digne

“ Mes chers concitoyens,

Contrairement à nos espérances, l'ennemi envahit le territoire français et peut-être occupera-t-il notre ville.

Dans cette pénible occurrence, un double devoir nous est imposé : conservez le calme le plus absolu et, autant que possible, ne quittez pas vos demeures. Les lois de la guerre exigent que l'armée seule défende le pays.

N'oubliez pas que la moindre menace, la moindre manifestation hostile occasionnerait infailliblement des désastres terribles pour vous-même et votre ville. De mon côté, vous pouvez compter sur moi et sur vos élus pour assurer votre protection et, dans la mesure du possible, tous vos besoins.

Vive la France !

Valenciennes, le 25 août 1914

Charles Tauchon

On rentre chez soi, alors que le bruit du canon se fait entendre assez près. Les rues demeurent désertes ; les volets des magasins, les persiennes se ferment. Je vais rechercher mère qui n'est pas revenue de la messe de 8 heures à Saint-Géry. Le doyen, M. Janssonne conseillait à ce moment aux personnes présentes de regagner leurs demeures.

On attend..., tout le monde est très calme et dans les rues, on sort sur le seuil des portes, on cause aux voisins.

Vers dix heures, nous voyons passer sur l'Esplanade sept ou huit soldats allemands, peu après une centaine rue de Paris. Ils paraissent fatigués ; sont-ce des fuyards ?

Nous apprenons que le canon que nous avons entendu provenait des batteries allemandes placées vers la briquette et Marly . Des douaniers avaient tiré et quelques bombes furent dirigées sur des maisons de la rue de Famars. Plusieurs furent endommagées, notamment celles de M. Paul Membré et les maisons de la Caisse d'Epargne. Dans plusieurs quartiers, l'alerte avait été vive, notamment dans le quartier de la ville avoisinant Marly. Adrien Carlier et sa femme avaient quitté précipitamment leur demeure pour se rendre dans la cave de leurs parents, madame Lefrancq et Marc ont passé la matinée dans la cave de Madame Lefrancq mère avec celle-ci et les domestiques.

Le calme de notre place est seulement interrompu par le bruit de la foule qui se presse à onze heures aux fourneaux économiques devant les portes de l'anciennes Sainte-Union, car ceux-ci fonctionnent comme d'habitude.

Pendant que nous dînons, la canonnade est très vive ; on dirait qu'elle se rapproche et tonne aux portes de la ville. Elle cesse vers 3 heures et nous voyons passer à ce moment très bas, très noir, l'aspect sinistre, un avion allemand qui survole notre place. Au cours de la journée, peu de troupes allemandes entrèrent en ville, mais beaucoup la contournaient par les boulevards : infanterie, cavalerie, artillerie se dirigent par la route de Famars vers Maubeuge ou Solesmes. Les troupes viendraient de Bruxelles en deux jours de marches forcées, sans avoir combattu et comptent gagner Paris [...]

Le matin, vers 9 heures, un officier était venu demander à la mairie une motocyclette, l'après-midi un autre vient requérir des logements.

Vers 4 heures, je me rends à la Croix-Rouge. René de Carpentier que je rencontre entre avec moi et y offre ses services d'infirmier. Nous voyons alors passer devant l'hôpital de longs convois de bagages, puis des cavaliers lanciers en assez grand nombre, peu après d'autres groupes de soldats qui nous demandent sur quelle route se sont engagés les premiers.

Le docteur Mariage passe la visite et renouvelle les pansements des blessés arrivés la veille. [...] Les médecins, infirmiers, aide-médecins, infirmières sont là pour la plupart [...] Parmi les infirmières nous remarquons Melles (noms omis)... et Melle Vieille qui sont venues de Paris dans une ville susceptible d'être envahie, abandonnant leur famille pour longtemps peut-être ! Ce sont les filles de M. l'ingénieur Vieille, l'inventeur de la poudre sans fumée.

On commente les événements d'hier et on apprend bien des choses. Le commandant de place Compas est parti précipitamment et tellement apeuré qu'il n'a donné aucun ordre [...] Le sous-préfet avait été appelé dans la matinée de la veille à Blanc-Misseron. Il s'y rendit en automobile avec M. Blanc, commissaire spécial

et le capitaine de gendarmerie. Quand il apprit la présence des Allemands, il se sauva avec M. Blanc et dans leur précipitation, ils n'attendirent pas le capitaine de gendarmerie qui se trouvait un peu plus loin et dut rentrer à pied. Le sous-préfet, le commissaire Blanc, le commissaire de police, les receveurs d'enregistrement, tous les fonctionnaires ou à peu près étaient partis !

Nous eûmes aussi des détails sur la tentative ridicule de défense de la ville qui avait eu lieu la veille. Vers 3 h  $\frac{1}{2}$ , on plaça à la Croix d'Anzin sous la direction d'officiers inexpérimentés les soldats du dépôt, du 327e, du 2e territorial, des gardes des voies de communication. Ils garnirent le pont Jacob, improvisèrent des barricades ! On en plaça prêts à tirer 5 ou 6 à l'entrée de chaque route et de chaque rue. Ils attendaient l'arrivée des Allemands !. Adrien Carlier m'a raconté qu'à 8 heures  $\frac{1}{2}$  du soir, il alla porter quelques vivres à son beau-frère Stéphane Fourneaux qui se trouvait parmi eux. Celui-ci avait pu, en circulant en automobile quelques heures auparavant, apprécier les forces considérables allemandes qui s'avançaient partout, il s'attendait à un massacre et certain et chargea Adrien de dire adieu à sa femme et à ses enfants. A 9 heures heureusement, l'ordre du départ fut donné et le maire fit enlever les voitures et chariots placés par eux pour barrer bien imparfaitement du reste la route.

Au retour de l'hôpital, je me rends à Saint-Géry. J'assiste au salut, le RP Jubaru ne prêche plus, nous fait réciter des prières tout haut. C'est en sortant mère et moi que nous assistons au spectacle impressionnant et inoubliable dans sa tristesse de l'entrée triomphale des Allemands à Valenciennes. Nous les voyons défiler par la rue de Paris en longues théories se dirigeant vers la place. Leurs musiques jouent, les soldats chantent, alors que des femmes dans la rue pleurent. Sur la place, un certain nombre pénètre dans l'hôtel de ville, les autres se dispersent dans divers quartiers.